

DICTIONNAIRE

CHAPITRE PREMIER

La sonnerie me réveilla en sursaut et je maudis le perturbateur. En tâtonnant, j'allongeai le bras vers le vidéophone placé sur la table

J'appuyai sur le contact. Le petit écran ovale s'alluma. En vitesse Anita plongea sous les draps, échappant ainsi au balayage de la caméra indiscreète. Elle était à poil et je la sentais recroquevillée comme un poussin dans son œuf. La stridulation l'avait tiré du sommeil en même temps que moi.

Carrément, j'éclairai le plafonnier. La boursoufflure du corps d'Anita gonflait la couverture et je souris. Bah ! Pourquoi se cachait-elle, après tout ?

Je m'assis sur le lit. J'avais le torse nu et musclé. Je n'étais pas une mauviette. Je pratiquais beaucoup de sport car mon métier exigeait un entraînement intensif.

Hirsute, l'œil vague, les membres amollis, je tournai la tête vers l'écran ovale. Une image brouillée prouva que je me trouvais encore dans un certain endormissement. J'effectuais des gestes de somnambule.

Je fis un effort. L'image se clarifia. Mon esprit aussi. Je visionnais le buste d'une femme qui ressemblait à une poupée de cire. Ses yeux clairs m'épiaient. Ses traits restaient impénétrables, figés. Des cheveux blonds ondulaient autour de son visage et je m'étais toujours demandé s'il ne s'agissait pas d'une perruque. Je ne me serais pas permis de lui poser la question pour la raison très simple : cette pin-up était mon chef hiérarchique !

Alors vous pensez bien ! Je n'étais quand même pas intime avec elle au point de savoir la couleur de sa culotte ! Ça me démangeait, évidemment, mais je me méfiais de ces filles à profil grec, véritable mannequin stéréotypé, Vénus fascinante et énigmatique, aux réflexes imprévus. Elles vous aguichaient et quand vous commenciez à les peloter, elles vous balançaient une belle paire de claques !

Merci pour moi. Je préférais les nanas du type Anita qui, sans être des putains, s'attachaient au moins à vous avec sincérité et désintéressement. Ça durait ce que ça durait, d'accord. Mais il n'y avait pas d'emmerdement.

"Ma" Chef s'appelait Rajane. On se tutoyait. Parce que, au boulot comme ailleurs, on se tutoyait tous. Rajane faisait toujours preuve d'un certain tact avec moi, comme si elle me ménageait. Pourtant, je n'occupais pas un poste tellement important, comparé au sien.

Son appel en pleine nuit ne me surprenait pas. Ce n'était pas la première fois que la chose arrivait. Mon service imposait des horaires désordonnés, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Primo ?

Elle me nommait Primo. Et jamais Ryan. Rigueur hiérarchique obligeait. Un Primo était l'homme qui commandait une Brigade de Surveillance.

Drôle de voix aussi. Stéréotypée, comme le reste. Toutes ses intonations puait l'harmonie, ni trop aiguës, ni trop graves. Comment diable se débrouillait-elle pour conserver la même humeur apparente ? Insensible, impénétrable, elle ne haussait jamais le ton et contrôlait tous ses réflexes.

Chapeau !

Elle avait du cran, du panache, et régnait sur les Brigades avec une autorité digne d'un homme. D'ailleurs, je la trouvais "masculinisée" au point que je m'interrogeais sur son véritable sexe.

Pourtant, esthétiquement, elle était une femme ! Seul son caractère, sa mentalité, bref, sa psychologie, éveillait des doutes.

— Primo ! répéta-t-elle. Je regrette l'heure, mais c'est urgent. La station-radar N°8 signale sur l'océan une "ombre" suspecte qui s'éloigne des côtes.

Je pestais. Je fulminais. Et comme toujours, ça se passait la nuit. Quand donc les "déserteurs" comprendraient-ils que les Brigades de Surveillance avaient droit au repos ?

Ils m'empoisonnaient, ces types qui tentaient de fuir l'Île en sachant parfaitement l'inutilité de leurs efforts !

J'interrogeai :

— Ils sont nombreux ?

— Je ne sais pas, dit Rajane. Ils ont mis à la mer un canot de leur fabrication et c'est cette embarcation que détecte la station-radar N°8.

— Ils n'iront pas loin avec leur bidule à rames ! grognai-je. Ils sont inconscients.

— Inconscients ou pas, Primo, ramenez-les dans l'Île. Ils sont déjà à plusieurs encablures.

Je grimaçai car j'avais des courbatures. Anita et moi, on s'était bien amusé hier soir et on s'était endormi crevés. L'amour, ça vous foutait un sommeil de plomb !

— Bon, j'y vais, opinai-je. Je suis à poil. Cela ne te dérange pas ?

Ma Chef ne rougit même pas. Je vous l'affirme : elle est insensible à tout. J'étais même sûr que je n'arriverais pas à lui tirer des gloussements de plaisir en lui frottant ses seins ! Sa frigidité décevante expliquait pourquoi on l'avait collé à ce poste, où elle dirigeait des hommes.

En tous cas, elle avait une perspicacité étonnante car elle répond de sa voix un peu impersonnelle :

— Ça ne me gênerait pas de te voir nu. Au contraire. Ça m'amuserait... Tu es avec Anita ?

Je bredouillai une excuse en retardant ma sortie du lit :

— Heu... Oui.

— C'est ton affaire, Primo. Je n'ai pas à m'immiscer dans ta vie privée tant qu'elle n'affecte pas ton travail. Jusqu'à présent, tu es irréprochable sur le plan professionnel.

Par pudeur, Rajane disparut tout de même de l'écran ovale avant que je ne coupe moi-même la communication. Elle avait un certain tact. Je ne faisais pourtant rien pour fayoter. Ce n'était pas mon genre.

Anita jaillit des draps. Elle pesta :

— Cette salope est jalouse de moi, Ryan !

Je me levai en tenue d'Adam, dans le plus simple arsenal, et j'avais l'air un peu stupide. J'enfilai en vitesse mon uniforme : combinaison bleutée aux épauettes barrées par deux galons, souliers à crampons, casquette à visière. A la ceinture, un solide gourdin battait mes flancs.

J'ajustai ma tenue devant une glace. J'avais bien de la barbe sur les joues mais cela n'avait pas d'importance. Je n'allais pas à une soirée de gala. Je me raserai en rentrant.

Je me plantai devant Anita, comme un coq :

— Je te plais ?

— Évidemment, approuva la fille. Sinon je ne serais pas dans ton lit.

— Juste, remarquai-je. J'ai réfléchi à ce que tu disais. Rajane ne peut pas être jalouse de toi car je ne lui connais aucune relation masculine. Je ne l'ai jamais baratinee. D'ailleurs, Elle me semble un vrai frigo. Ses yeux ne sont pas sensuels, mais glacés.

Ma petite copine partit d'un grand éclat de rire. Ma réponse la rassura :

— Elle est peut-être homosexuelle !

— Tu y vas fort ! protestai-je. C'est mon Chef. Si elle t'entendait !

Complètement réveillée, Anita émergea du lit comme une naïade émerge d'une piscine. Quel beau spectacle ! Poitrine très ferme, galbe du corps parfait, ventre sans cellulite.

Elle sauta sur la moquette synthétique, se colla contre moi, ses bras autour de mon cou.

J'étais normalement constitué. Mais je repoussai mon envie. J'avais une mission moins marrante qui m'attendait et j'expliquais :

— Plus tard pour la bricole, assurai-je, déterminé. Si je n'épingle pas les fugitifs, je risque ma place de Primo. Or, j'y tiens.

— A cause de Rajane ?

J'ouvris la porte de la chambre et me figeai sur le seuil, les points appuyés aux hanches. Je haussai les épaules :

— Tu es un peu connarde quand tu t'y mets ! J'ai toujours détesté les filles frigides, tu le sais bien... Et puis Rajane, elle est intouchable, à cause de sa situation. Elle contrôle dix Brigades de Surveillance. C'est pas rien.

Je lançai, amusé :

— Recouche-toi, Anita. Tu va prendre froid dans cette tenue !

Je claquai la porte et me dirigeai vers mon bureau, deux étages au dessus. Mes gars m'attendaient, déjà prévenus, bardés dans leurs uniformes.

Ils me saluèrent militairement.

Nous montâmes dans la Bulle, au fond de son silo d'éjection.

J'appuyai sur le bouton de départ.

L'engin se catapulta dans la nuit diaphane qui noyait l'Île comme sous un voile de tulle. La chaleur de l'été embrassait l'atmosphère. La lune jetait des traînées jaunes dans le ciel noir. Les lumières de la ville tremblotaient sous nos pieds.

Je mis le cap vers le radar N°8.

Les quatre gars de sa patrouille rumaient encore les rêves de leur nuit interrompue. Tant pis pour eux si c'était des rêves érotiques !

Ils affichaient des visages durs. C'était tous de grands gabarits, aux larges épaules, et quand ils piquaient des déserteurs, ils les malmenaient salement. Ils n'aimaient pas ces gens qui cherchaient à fuir le Territoire pour des raisons inexplicables.

Ces tentatives d'évasion dataient déjà de plusieurs années et elles se multipliaient. Aussi avait-on créé les Brigades de Surveillance. D'ailleurs, si l'on croyait nos Chefs, ses évadés n'avaient aucune chance d'aboutir quelque part. Pour leur bien, il valait mieux les récupérer.

J'avais mis la Bulle en pilotage automatique. C'était une sphère transparente, très maniable, le seul moyen de transport aérien utilisé dans l'Île et réservé exclusivement aux Brigades.

Avec cet engin, nous pourrions aller assez loin en mer bien que son autonomie de vol fût limitée. Mais nous étions déçus car chaque fois qu'on s'éloignait des côtes, nous ne survolions qu'une immense étendue d'eau.

Je consultai l'ordinateur de contrôle. On se rapprochait de la station-radar N°8, automatisée. Nous passâmes au-dessus d'une balise lumineuse, dont la lueur verdâtre se balançait sur les flots secoués par une légère houle. L'Île se trouvait d'ailleurs entourés de balises.

Je pointai mon doigt sur l'écran de route :

— Ça y est. Nous sommes à la verticale du radar N° 8. Allumons les projecteurs.

Trois énormes faisceaux lumineux jaillirent de notre véhicule et balayèrent la surface de l'océan. Articulés, ils bougeaient en tout sens selon nos directives. Leurs grosses lentilles jaunes débusquaient la nuit par larges plaques de plusieurs mètres carrés.

Nous volions au ras des vagues crêtées d'écume, sans un bruit, grâce à notre moteur électrique. Mais nos projecteurs nous signalaient pire que si on s'annonçait avec une sirène !

La station-radar N°8 nous envoyait des informations et nous permit de localiser très vite les fugitifs.

La Bulle se déporta sur la gauche, vers des coordonnées très précises. Le triple foyer de lumière charcutait les ténèbres et l'un des rayons batifolant accrocha le canot.

Un canot comme seul sait en construire un homme, avec des moyens de fortune. Une coquille de noix avec des rames !

Les habitants de l'Île ne s'aventuraient jamais en mer. Par crainte de l'inconnu. Ils circulaient sur la terre à l'aide de coque en plastique mues à l'électricité. Les bateaux n'existaient pas. Aucun chantier ne construisait ce type d'engin aquatique. Ça ne venait même pas à l'esprit des inventeurs, parce qu'un bateau serait inutile.

N'empêche. Des bricoleurs imaginaient des embarcations sommaires et les brigades étaient, là pour les dissuader.

J'ouvris le cockpit et hurlai dans un porte-voix :

— Holà ! Stoppez immédiatement. Vous êtes en infraction avec la loi !

Pas la peine que je réitère cet ordre. En bas, les types avaient compris. Ils avaient beau s'aplatir au fond de leur barque, ils n'échapperaient pas à nos projecteurs.

Je repérai deux individus. Les quatre gars de ma patrouille bouclèrent leurs ceintures de sauvetage et sautèrent à la flotte. Un plouf sonore punctua leur arrivée dans l'eau. Ils pataugèrent un moment et abordèrent le canot au-dessus duquel j'immobilisai la Bulle.

Je déroulai un filin, dont le treuil grinça. Les deux compères n'opposèrent aucune résistance face à mes quatre lascars. Ils avaient sûrement mesuré leurs risques avant leur opération et ils ne s'étonnaient guère de leur échec. Personne n'avait jamais réussi à s'évader de l'Île Ça prouvait au moins l'efficacité des Brigades de Surveillance.

En plus, je les éblouissais avec un triple phare. A six mètres, j'observais leurs visages déçus. C'était deux hommes entre trente et cinquante ans. Bien entendu, ils purgeraient une certaine punition dans une geôle d'état.

Moi, si j'étais à la place des Juges, je ne prendrais pas de gants avec les déserteurs, je les collerais en cellule pour le reste de leur vie. J'aimais l'ordre, le respect, la discipline.

Sur l'Île, la Justice se montrait ordinairement clémente. A vrai dire notre Société ne souffrait que d'une petite délinquance de ce genre. En général, les récidives étaient exceptionnelles. Alors, il n'y avait pas de quoi d'affoler.

Le filin remonta les deux aventuriers dans le cockpit et je leur lançai un regard torve, sans aménité. Je me montrai plutôt sévère quand j'étais en service. Je les injuriais

— Eh ! Connards... Où comptiez-vous filer comme ça ?

L'un, des deux hommes - le plus âgé - me montra le large, barré par la nuit :

— Là-bas...

Je haussai les épaules et récupérai les gars de ma patrouille dont les combinaisons pissaient l'eau. Le petit canot pendait maintenant au bout du filin et nous le transporterions chez les experts afin que ceux-ci l'examinent tout à loisir. Car tout de même, l'homme n'avait, jamais appris à construire une embarcation et le voilà qui inventait une nouvelle façon de se déplacer sur une surface liquide. Sous cerveau possédait décidément des ressources dont il fallait se méfier, car elles ne se justifiaient pas.

Je grognai, furibond :

— Où, là-bas ?

Je levai ma matraque. Le vieux replia ses bras dans un geste instinctif de protection, et répéta :

— Là-bas.

— Merde ! éructai-je, excédé. Là-bas, il n'y a rien. Qu'une immensité d'eau, à l'infini. Il faudra bien que vous parliez devant la Commission d'enquête. On ne se hasarde pas sur l'océan sans motif. La moindre tempête peut vous engloutir. Vous saviez cela ?

— Évidemment, admit le plus jeune. Mais on sait aussi que les Brigades sont tellement vigilantes que nos chances sont réduites à zéro,

Je bougonnai, sceptique :

— C'est un compliment ou une insulte ?

Le vieux s'empressa de conclure :

— Un compliment. Vous faites votre boulot. On ne vous en veut pas.

— Alors, soupirai-je, rangeant ma matraque au crochet de ma ceinture, pourquoi vous obstinez-vous ?

Ils répondirent d'un même élan spontané :

— Bah ! C'est tentant.

— Quoi est tentant ?

— On part d'un principe très simple. L'Île ne constitue pas le Monde à elle seule. C'est impossible.

Je trépisnai. J'avais déjà entendu des centaines de fois ces arguments et ça me révoltait.

— Un con reste un con !, répétai-je. Nous n'avons jamais capté le moindre indice de vie au-delà de l'Île, malgré tous nos appareils sophistiqués. Alors, ne vous imaginez pas des trucs inexistantes. Nous

sommes le seul lambeau de terre habitée. Quand cette idée sera bien implantée dans votre tête, vous renoncerez à construire des esquifs justes bons pour la noyade.

Les deux déserteurs se turent. J'éteignis les projecteurs, exécutai un rase-motte au-dessus de la station-radar N°8 qui nous envoyait continuellement un code. Puis je ramenai la bulle vers notre base située au sud.

Quant; la Sphère retrouva son Silo, j'ordonnai à mes gars de conduire les délinquants dans une cellule de transit. Je me dirigeai vers le bureau de Rajane.

J'avais mon rapport à lui faire et elle m'attendait. Or, si elle écouta avec patience tous les détails de ma mission, elle me proposa soudain tout autre chose.

Je compris maintenant pourquoi elle me ménageait depuis plusieurs mois !